

L'auteur n'est pas étranger au sujet

“Une ville vue par un chauffeur de taxi”. Au contraire, il sait bien ce que c'est. Par exemple à Francfort, en attendant un client à l'arrêt de taxi *Gloria*, il a maintes fois contemplé les nuages entre les deux tours de la Banque *Dresdner*. Bien des fois, en restant des heures à l'arrêt de taxi *Zürcher Haus*, il s'est dit : “Comme il avait raison celui qui avait nommé Francfort “Mainhattan”!” (en référence à la rivière du Main). Un jour, il regardait avec pitié cette jungle de gratte-ciel qui s'élevaient sur les ruines de “l'ancienne ville” détruite pendant la guerre, un autre jour, il chantait les mérites de l'homme, sa révolte contre la nature et son habileté à la changer selon son désir. Il a pris conscience du tableau harmonieux que composent les *brokers* qui sortent de la Bourse et qui prennent le taxi d'un air trop orgueilleux, trop contents d'eux-mêmes, et les héroïnomanes qui, sans espoir, s'approchent les uns des autres pour éviter le froid, sous les marronniers du parc de Goethe.

Peu à peu, il a appris, après avoir conduit un client en banlieue, à utiliser les quinze ou seize différentes entrées de la ville. Il n'a jamais renoncé à conduire doucement et lentement, aux levés et aux couchers du soleil, le long de la rivière qui divise la ville en deux, sans client et en espérant ne pas être obligé d'en prendre un.

Pour lui, les gens qui connaissent une ville relèvent de deux catégories : les chauffeurs de taxi et les autres. Il a appris, à force

d'essayer, de s'observer et d'observer "les autres", que les rues, les arrêts, les places, les ponts, les quartiers avaient des sens très différents pour les uns et les autres.

Quand on lui a commandé un article sur le sujet : "Istanbul vu par un chauffeur de taxi", il savait ce qu'il allait faire, quelles questions il allait poser. Il ne s'est pas trompé ici. Mais il croyait connaître déjà les réponses qu'on allait lui faire, et là il s'est gravement trompé!

Il est facile de parler des chauffeurs de taxi pour un Istanbuliote. Chaque Istanbuliote a sûrement quelque chose d'intéressant à dire à ce sujet. Mais comment et par où commencer? J'ai choisi l'endroit le plus animé de la ville : Sultanahmet. La Mosquée Bleue, Sainte-Sophie en face, une place (relativement) soignée.

Hüseyin Durduk. De Sivas. Chauffeur de taxi depuis quatre ans. Il demande en baissant le son assez fort de sa radio :

– "Sultanahmet? Non, je n'attends pas longtemps à cet arrêt-là. C'est un petit arrêt, tu comprends? Cinq ou six voitures au maximum. Et tu sais, la clientèle là-bas, c'est difficile. Enfin, y a le problème de la langue.

– Je t'ai demandé comment tu trouvais cette place-là, les mosquées, les vieux immeubles.

– Ah oui, la mosquée, elle...oui. Ben, ils l'ont construite, quoi...Et qu'est-ce qu'elle est grande ! Y en a aussi une autre, en face, une autre mosquée...Sainte-Sophie. Il paraît que c'était une église à l'origine?

– Alors, elle est belle, la place?

– Belle? Enfin...bon, ben...elle est belle,oui. J'en profite pas beaucoup en fait, mais oui, elle doit l'être...Pourquoi tu demandes ça,?

– Pour rien.

C'est évident que la question a été mal posée. Nous ne pourrions pas aller très loin comme ça.

Arif. De Sivas, lui aussi.

– L'endroit que je préfère...L'endroit que je, euh...Oui, voilà, tu vois l'hôpital, euh...l'hôpital des Assurances à Samatya, eh bien, c'est là, devant l'hôpital, le coin que je préfère

– Pourquoi? Parce que c'est au bord de la mer?

– Non, non. Parce qu'on y trouve beaucoup de clients. Et si

tu te mets dans la file juste avant midi, tu trouves un client tout de suite. J'te jure, une fois, j'en ai trouvé un que j'ai emmené jusqu'à Gebze.

Je connais ce sentiment. Si tu bosses trop, tu vois plus rien, ni la ville ni sa beauté. La ville, que tu traverses d'un bout à l'autre du matin au soir, ça devient pour toi les arrêts où tu trouves beaucoup de clients. Le matin, l'arrêt de Sariyer (le matin: Süd-Friedhof), le midi, l'arrêt devant l'hôpital des Assurances à Samatya (le midi Borse Platz ou lokal Bahnhof), l'après-midi, les arrêts devant les hôtels de luxe (l'après-midi : Frankfurter Hof. InterContinental-Canadian Pacific).

Mais est-ce qu'il n'y a pas quand même des moments où il y a moins de travail dans la journée où tous ces chauffeurs flânent en ville? Que voient-ils alors, quand ils lèvent la tête un peu et regardent à gauche, à droite”?

Müştak Amca conduit un *dolmuş* (taxi collectif) entre Beşiktaş et Harbiye. Mais il n'a pas oublié le temps où il était chauffeur de taxi, ces beaux jours passés. Il les évoque dans un beau turc, qui montre qu'il a bien passé sa jeunesse dans le monde des chauffeurs :

– “C'est quelque chose de “nostalgique”, comme diraient les jeunes de maintenant. Ce sont mes clients qui m'ont fait connaître Büyükada. Ce que j'entends par “connaître”, c'est découvrir. J'attendais alors des clients, la plupart du temps devant le débarcadère de Karaköy. Chaque fois qu'un bateau en provenance de l'île accostait, je chargeais un client. C'étaient des types courtois. J'ai connu des gens comme il y en a peu, avec de l'éducation. Avec la plupart, j'ai sympathisé. Y avait un monsieur Yervant, de Feriköy. Il était forgeron. Je l'avais chargé deux ou trois fois, par hasard. Au débarcadère des bateaux en provenance des îles, bien sûr. On ne se lassait pas de l'écouter pendant tout le parcours. Ils se retrouvaient à Büyükada tous les week-end pour des leçons de musique, disait-il. Vous comprenez? Ceux qui savaient jouer participaient avec leur *ut*, leur violon, leur *kanun*, ou je ne sais quel instrument, avec leur *tambur* par exemple, et ceux qui étaient moins doués pour les instruments, se contentaient de chanter. Et là-bas, sur l'île, je veux dire à Büyükada bien sûr, ils se réunissaient, ils jouaient et chantaient à leur convenance. Et puis un week-end, je les ai rejoints, moi

AYDIN ENGİN

Une ville vue par un
chauffeur de taxi

aussi. Ecoutez, j'ai soixante-huit ans, en musique j'ai l'oreille, je tiens ça de mon père. Et désormais, moi aussi, les week-end, je vais aux îles. Ah si vous saviez, les gens qu'il y a là-bas".

Il a ajouté au moment où je descendais:

– “Si vous allez à Büyükkada, Monsieur, allez-y au printemps. Quand vous voyez dans les rues des jeunes filles tziganes, vendeuses de fleur, avec des mimosas dans les mains, sachez que c'est le moment d'aller aux îles!”

Partout dans le monde, on voit des taxis en file, à la sortie des gares, des aéroports, des hôtels de luxe. Mais pourquoi y a-t-il toujours tant de taxis à l'arrêt qui se trouve à la déviation de Kasimpaşa-Hasköy?

– “Mon nom? Laisse tomber. Bon, écoute, mon pote, tu vois ce quartier? Eh bien ici, les pauvres sont vraiment pauvres. Mais y a beaucoup de pauvres qui ont l'air pauvres, mais, en fait, qui sont riches. Et tu sais comment ils le deviennent ? Ce sont des vendeurs de pilules, de hasch, d'herbe, tu comprends? Et ces mecs-là, mon pote, ne prennent pas le *dolmuş*, ni le bus. Même pour aller aux chiottes, ils prennent le taxi. Et celui qui gagne sa vie comme ça, y donne beaucoup de pourboire. Tandis que chez nous, les taxis, le pourboire, y en a pas trop, hein?

– C'est toujours à cet arrêt que tu attends ?

– Ouais, souvent, mon pote. Cet arrêt marche bien jour et nuit. Mais les chauffeurs de cet arrêt doivent être jeunes et avoir une bonne droite. Sinon, c'est la recette qui s'envole...

– C'est pas mieux devant les hôtels?

– Si, bien sûr que si. Et pas seulement du point de vue des clients. Qui sait, tu peux même y trouver des gonzesses parfois. Mais le problème, c'est que devant les hôtels, mon pote, les places sont déjà prises. Y a des chauffeurs originaires de Sinope devant tel hôtel, d'autres de Bitlis devant tel autre.

– Et si tu essayais quand même?

– Y aurait de la bagarre. Mais on peut, bien sûr, si on à le courage. Moi, par exemple, j'oserais. Mais est-ce que ça vaut vraiment la peine de se bagarrer avec le mec, le saigner et gagner son fric? J'ai raison, non?

– Ou préfères-tu aller quand tu prends un client?

– L'aéroport, c'est bien. Et si je peux trouver un autre client pour le retour sans me faire remarquer, ça fait une bonne journée.

– C'est pas ça que je te demande. Où, dans quel quartier tu préfères emmener ton client?

– Evidemment, dans un endroit où je peux trouver un client pour le retour. Disons que quelqu'un arrive et dit "Sütlüce" ou bien "Rami", c'est sûr que pour le retour, y aura pas de client. Là-bas, quel fauché prendrait le taxi ?

– Non, non, c'est pas ça, je demande le quartier qui te plaît. C'est où ?

– Mais tu te fous de moi? C'est du travail, c'est pas de la rigolade. Bon mais, en dehors du travail, je prends ma petite-amie et on fait une virée au bord du Bosphore. J'ai passé mon enfance à Beykoz."

On dirait que je n'arrive pas à faire causer les chauffeurs de taxi de cette ville. Or, si Abdullah était là, il en raconterait des choses. Si on parlait de la génération de 68 en Turquie, lui serait sans doute le chauffeur de 68. Une des deux ou trois voitures de l'arrêt de Cağaloğlu, juste à côté de la Fédération Nationale des Etudiants de Turquie, le centre des organisations d'étudiants de gauche, pendant les années 60. Sans compter les touristes qui passaient rarement par Cağaloğlu, pendant ces années-là, ses clients sortaient, ou bien de l'immeuble du quotidien *Hürriyet* qui se trouvait juste en face, ou bien de celui la Fédération, qui était à côté de l'arrêt. Combien de leaders étudiants fameux ont échappé à la police avec la voiture d'Abdullah. Combien d'écrivains célèbres ont pris cette "57 Chevrolet", la voiture favorite de ces années-là, pour aller de Babiali aux bistros de Beyoğlu.

Il était venu à Istanbul de l'intérieur de la région de la mer Noire, de ses plateaux dont il conservait toujours l'accent. Tout ce qui rappelait son origine laze, c'était cet accent, quand il disait "ji vai, ti viens?". Il le savait bien et s'en moquait avec affectation :

– "Ji dirais qui ji suis Istanbuliote de naissance, si mon accent mi le permettait. Quand même, j'i passé tite une vie dans ces rics d'Istanbul."

Oui, le mieux, c'est de trouver Abdullah. Lui me répondra. Mais où?

Les chauffeurs de taxi, me semble-t-il, deviennent chauffeurs de *dolmuş* quand ils vieillissent. Abdullah a vieilli. Il a confessé, presque en rougissant: "Voui maintenant, ji fais le *dolmuş*."

En fait, ce n'est pas lui, mais son fils qui conduit. Mais, de

AYDIN ENGİN

Une ville vue par un
chauffeur de taxi

temps en temps, Abdullah prend le volant, lui aussi, quand il en a envie. Il a souri d'un air affecté, et s'est plaint après avoir pris une gorgée, disons de son vingt-septième verre de thé, lui qui en boit habituellement plus de quarante par jour.

– Tu sais, le journaliste, ce qui me manque le plus, c'est qu'on me dise "vous". Ça fait des années que j'en suis privé, crois moi. Ils tendent l'argent et disent "tiens". Juste avant de sortir du taxi, ils disent : "Laisse moi ici". Avant de monter, ils disent : "Tu passes par Mecidiyeköy?" Ah, vraiment, vous me manquez, vous les anciens..."

Donc, je passe pour un "ancien"! Allez, encore un verre de thé. A l'entendre, Abdullah est devenu un "ancien" lui aussi:

– Toi le journaliste, tu crois qu'un chauffeur de *dolmuş* s'intéresse à la ville? Nous, ce qu'on fait, c'est que des aller-retour entre Taksim et Kadıköy. Et sur le chemin, à quoi tu crois qu'on pense : "y a-t-il des embouteillages sur le pont? Ne pas oublier la fosse près de Taşkışla. Et mon gars, on dit qu'ils ont interdit la construction de l'immeuble de Gökkafe, mais il paraît qu'elle continue! Est-ce qu'elle a payé ou non cette lycéenne assise à l'arrière? J'entends un bruit qui vient de l'arrière, devrais-je essayer de réparer moi-même? Mince, j'ai failli percuter le mec devant moi en regardant le bois de Kuzguncuk".

Et voilà, c'est tout.

– Et comment c'était avant?

– Avant, avant...Ecoute. Quand je traversais de Karaköy à Eminönü, avant, chaque fois, je me disais: "et si sur le pont je me rangeais sur le bas-côté et, tirant un coup sur le frein à main, je me grillais une cigarette?" Tu sais, le versant en face, qui va de la mosquée de Yavuz Selim jusqu'à la coupole de Sainte-Sophie. Entre les deux, y a la mosquée de Fatih. On aperçoit à peine la mosquée Şehzade, puis celle de Soliman, un peu plus près, la Yenicami devant, la tour de Beyazit, derrière. Je suis habitué à ce paysage, je le reconnais tout de suite. Le lycée d'Istanbul, l'entrée du bazar égyptien qui ressemble à une ruche, l'embarcadère pour les îles et pour Kadiköy qui se trouvait alors au bord, et même le phare de Cankurtaran à gauche. A chaque fois, je me disais : "Si je pouvais contempler tout ça, longuement"

– Tu ne l'as jamais fait?

– Ben non, évidemment. C'est pas possible. Bon, écoute ce

que je vais dire, un jour j'ai pris feu l'écrivain Orhan Kemal quelque part du côté de Beyoğlu. Il monte, mais il n'a pas d'argent pour payer. Je me dis qu'on va aller à la maison d'édition *Remzi*, où il demandera qu'on en lui avance. S'il peut le faire, ça nous arrangera tous les deux. Sinon, lui ira au café *İkbal*, moi, à l'arrêt de taxi. Y a aussi un autre monsieur dans la voiture. Je ne me rappelle plus qui c'était. Mais ça se voyait que c'était quelqu'un de cultivé, l'air savant.

Juste au milieu du pont, Orhan Kemal tourne la tête vers son ami et lui dit : "Regarde cette mosquée Suleymaniye là-bas, on dirait qu'elle n'a pas été bâtie par l'homme, mais qu'elle a été créée en même temps que ces collines, ces pentes. Regarde cette montée, qui s'élève depuis la Corne d'or, elle s'élève, s'élève, jusqu'à la colline de la mosquée Suleymaniye, en rejoignant son dôme. Y a-t-il un seul détail qui choque l'oeil?"

"C'est là que je me suis rendu compte. C'était ce que je pressentais et que je ne pouvais pas exprimer. Voilà donc ce que je ne me lassais pas de contempler.

Tu sais, j'ai découvert moi-même après cette histoire avec Orhan Kemal, combien l'hôtel de Tarabya était un bâtiment hideux : comme un énorme mur de béton dressé juste à l'endroit où la pente douce devait rejoindre la mer. J'aimerais bien lui casser la gueule, à cet architecte, s'il vit toujours. Je lui dirais : "Dis donc! Après toutes les études que t'as faites, t'as pas remarqué ce que le chauffeur Abdullah, lui, a remarqué!"

- "Y a plus d'Istanbulite, monsieur : on est tous Istanbulites. Moi, je suis venu de la région d'Akseki. Quand ça? Ben, j'sais plus, disons, ça fait vingt, vingt-cinq ans. Ma fille est née ici, mon fils aussi est né ici. Ils sont mariés maintenant, tous les deux, ils ont des enfants, et maintenant dites-moi, sont-ils d'Akseki ou d'Istanbul? Les vrais originaires d'Istanbul sont des Grecs ou bien des Arméniens. Qui peut se prétendre Istanbulite? Y avait-il des Turcs ici, avant le sultan Mehmet le Conquérant?"

- Moi, j'habite à Ayvansaray, Monsieur. J'ai pu faire bâtir une maison, y a longtemps. Dieu merci, c'est pas mal. Enfin, nous ne sommes pas dans le besoin.

- Oui, j'ai compris ce que tu dis. Mais, est-ce que tu t'es jamais demandé si ceux qui aiment ces vieilles maisons et ceux qui habitent dedans sont les mêmes? De ces maisons en bois

AYDIN ENGİN

Une ville vue par un
chauffeur de taxi

presque ruinées, il y en a deux ou trois qui restent dans mon quartier. Elles sont toutes comme moi : dos courbé, poitrine concave, éternuellement, toux. La pluie entre par le toit, l'humidité vient des maisons d'à côté. Faut installer les amoureux de maisons en bois dans ces maisons-là, ils n'y resteront pas plus de deux jours!

– Bien sûr qu'un appart, c'est mieux. C'est organisé. La salle de bains, la cuisine sont confortables. Facile à chauffer. Voyons, essaie de chauffer ces maisons en bois, et tu verras combien de tonnes de charbon il te faudra!"

Istanbuliote depuis vingt-cinq ans, chauffeur de taxi depuis vingt-deux ans, Haydar Akçetin est un des rares chauffeurs de taxi sérieux, dignes, respectables, avec un rire chaud et portant une cravate, même si elle ressemble plus à une ficelle qu'à une cravate.

– "Je m'intéresse à l'histoire, moi. Attends, oublie les chauffeurs de taxi. Même les Istanbuliotes de naissance ne savent pas ça : pourquoi appelle-t-on la place Taksim "Taksim"?"

– Et ouais, c'est ça! T'as trouvé. C'est parce que pendant l'époque ottomane l'eau de la ville était distribuée à cet endroit-là. En ancien turc, le mot "*taksim*" voulait dire "division, distribution". Et alors, dis-moi, pourquoi le "marché de jeudi" s'appelle comme cela? Parce qu'on y vendait des esclaves. Enfin, des prisonniers. Donc, c'était un marché de prisonniers. Mais pourquoi "jeudi"? Parce que, le lendemain, c'est le vendredi saint. Ils emmenaient les esclaves, les servantes qu'ils avaient achetés, à la prière de vendredi et ainsi ils les convertissaient à l'islam. Tu savais pas ça, hein?

– Tu veux que je parle de la ville, mais laisse-moi te parler des gens de cette ville. Si ses habitants sont agréables, une ville est agréable, si ses gens sont mal élevés, une ville est mal élevée. Ecoute maintenant. Un jour, j'étais aux environs de Taksim. J'ai aperçu l'arrêt qui existait alors pour le *dolmuş* qui allait à Cağaloğlu. Bon, je vois l'arrêt, y avait pas d'autre *dolmuş* et les gens faisaient la queue. Je me dis que ce serait mieux de prendre ces gens au lieu de continuer à vide. J'ai chargé cinq personnes, on est passé par la rue Siraselviler, puis par İtalyan Yokuşu, on est redescendu vers Tophane. A Karaköy, deux personnes qui étaient assises à l'arrière sont descendues.

Et là-bas, écoute bien ça, quelqu'un s'est approché de la voiture et a demandé : "Tu peux nous prendre? On va à Cağaloğlu." Je me retenais pour ne pas rire. J'ai dit : "Allez-y, les gars", ils sont montés. L'un d'eux était un homme, comme toi et moi, mais l'autre, c'était ...un ours. Il y avait déjà un passager à l'arrière. L'ours s'est mis au milieu, le propriétaire, lui, s'est assis de l'autre côté. L'ours a mis ses pattes sur le bord du siège avant. Il était là, assis, tout sage. Je l'ai vu dans le rétroviseur, il avait l'air heureux. Il a traversé le pont avec nous, dans la voiture. Et, crois-moi, je te jure, ni les deux hommes à côté de moi, ni le monsieur derrière, n'ont dit un mot. Ils n'ont pas eu peur, ils n'ont pas protesté, comme si c'était là un événement ordinaire. Arrivé à Sirkeci, le Gitan a dit : "On descend là". Il a payé. Ils sont descendus tous les deux, son ours et lui, et ils ont commencé à marcher vers le parc de Gülhane. Eh bien, dis-moi maintenant, dans quelle autre ville du monde y a-t-il des *dolmuş*? Dans quelle autre ville du monde un ours prendrait le *dolmuş*? Dans quelle autre ville du monde les passagers ne réagiraient pas si un ours montait dans leur *dolmuş*? Quel autre ours au monde serait ainsi plus réservé, plus silencieux dans un *dolmuş* que beaucoup d'autres ours mal léchés à deux pattes? Et maintenant, à toi de comparer une ville dont les gens sont ainsi à d'autres villes...

Une ville dont les gens sont ainsi, elle n'a vraiment pas d'équivalent. Elle est étendue de l'est vers l'ouest, du nord vers le sud, et elle continue de s'étendre. On peut prendre plaisir à s'y perdre.

Je connais bien ce sentiment. J'adorais me perdre dans une grande zone d'habitation comme Francfort (650 000 habitants), entourée de villages, petits et grands (2,5 millions d'habitants au total). Surtout quand je prenais un bon client qui me permettait de flâner toute la journée sans avoir besoin d'en prendre d'autres, je me perdais exprès. Quel plaisir de prendre au hasard un des chemins qui menaient à la forêt. Des petites excursions dans des villages viticoles. Puis, se perdre à nouveau. Déguster le vin au bord d'un petit lac débusqué au coin d'un bois.

Gürcan H. Ça fait un an et demi qu'il vit à Istanbul. Il est de Tunceli. Etudie par correspondance la sociologie, à l'Université Anadolu.

- "Je peux enseigner la sociologie, la psychologie ou la

AYDIN ENGİN

*Une ville vue par un
chauffeur de taxi*

philosophie dans un lycée, par exemple. Vraiment, c'est pas pour retarder mon service militaire. Je suis sérieux, je terminerai mes études”.

Il habite à Alibeyköy avec son père, sa mère, ses deux soeurs et un frère cadet. Leur maison a été inondée lors du dernier violent orage.

– Ce taxi, c'est venu comme la loterie pour moi. Il appartenait à mon oncle mort d'une hémorragie cérébrale. Juste avant de mourir, il a dit : “Que Gürcan reprenne le taxi, c'est mon testament”. Donc, je n'ai payé ni pour la plaque d'immatriculation ni pour la voiture.

– La première semaine, je me suis promené dans la ville sans prendre de client. Là-bas, du côté d'Alibeyköy, c'est pauvre, les gens ne prennent pas le taxi. Alors, je me suis promené dans la ville. Mais on ne peut jamais tout connaître dans cette ville. Et même si tu voulais le faire, l'essence coûte cher. Puis, j'ai commencé à prendre des clients. Je n'ai refusé personne. Je prenais tous ceux qui me faisaient signe de la main. Ils m'expliquaient le chemin, je les y emmenais. J'ai été à Paşabahçe, à..., comment ça s'appelle, à Tarabya, à Büyükdere, etc. J'ai découvert Istanbul.

– Ouais, c'est très beau, bien sûr. Bebek, par exemple. Si soigné, si propre. Et, excuse moi, là-bas même les filles sont différentes. Comment “différentes”? Ben, par exemple le pantalon leur va mieux. Le pantalon va bien aux filles qui ont de longues jambes.

Et j'aime aussi les clients de Bebek. Ils sont courtois, bien élevés.

– On ne peut pas nier ses origines? On est de Tunceli...D'ailleurs, quand on dit “quelqu'un du pays”, chez nous, ça veut dire au-delà d'Elazığ. Les gens de Bingöl, Batman, Diyarbakır, Erzincan, Gümüşhane, Bayburt, je les aime tous. Mais ai-je tort de préférer les gens soignés, les rues propres, les maisons en bon état?

– Je me suis habitué peu à peu. D'abord, j'avais peur de cette ville. Tu sais comme elle est grande, sans fin. J'avais peur de me perdre. Supposons qu'un client monte, qu'il se fasse conduire à un endroit que tu ne connais pas et qu'il descende. Te voilà perdu. Disons que tu es à Akatlar. Quand tu demandes ton

chemin à quelqu'un, il te dit : "Va par là, passe devant TRT et descends vers Ortaköy Dereiçi". C'est où Dereiçi? C'est quoi TRT? Et où faudra-t-il aller après? Chaque fois j'espère qu'un client me fera un signe, que je m'arrêterai, qu'il montera et expliquera où il veut aller. On ne sait jamais, par chance, peut-être qu'il ira à Taksim. En tout cas, je connaissais le chemin après Taksim. Je ne me perdrai pas."

Au début, j'avais l'intention de faire parler les chauffeurs de la ville. Il y en a qui ont parlé de la ville, plus ou moins, d'autres n'ont parlé que d'eux-mêmes. Il y en a qui m'ont plu et qui m'ont rappelé que j'avais vécu les mêmes choses ; des peurs, des joies et des ennuis presque identiques, il y a quelques années, à quelques milliers de kilomètres d'ici, à Francfort. Il y en a d'autres qui m'ont déplu.

J'ai témoigné de l'angoisse des chauffeurs de taxi et de *dolmuş* qui sont devenus "à moitié loups", à force de chercher des clients, de rester au volant toute la journée, sans respecter aucune règle, du matin au soir, juste pour un revenu mensuel de 35-40 millions de livres turques.

Ils ne lèvent jamais la tête pour voir la ville, à cause de leurs problèmes d'argent. J'ai connu des chauffeurs de taxi qui n'avaient ni le temps ni l'intention de regarder la ville et d'y prendre plaisir.

Aydın Engin, Né à Ödemiş en 1941. Journaliste depuis 1969. Il est allé en Allemagne après le coup d'état du 12 septembre. Revenu en Turquie en 1992, il a commencé à travailler à *Cumhuriyet*.